

Starship Troopers, de Paul Verhoeven

Éloge d'un fascisme jacobin (et non pas racialisiste) pour les uns, critique du conformisme et du bellicisme sous toutes ses formes pour les autres, *Starship Troopers* est ce qu'il conviendrait



d'appeler un film *borderline*, en porte-à-faux avec le genre dans lequel il s'inscrit, avec les propos qu'il défend ou dénonce et les personnages qu'il met en scène, offrant, plutôt que des niveaux, diverses *clefs* de lecture. Au fond, il s'agit d'une critique de notre société mais élaborée avec un *habitus*, des valeurs de droite – un peu comme dans l'excellent *Falling Down* de Joel Schumacher : ni dans sa forme, ni dans son fond, Verhoeven n'a prétention à jouer sur des codes qui excluent l'idée de s'adresser au grand

public, précisément parce qu'il n'a aucune sollicitude à son égard ; il ne met pas au défit de comprendre son œuvre, mais de s'y laisser prendre, parce qu'à chaque degré d'implication du spectateur, il y a un piège, donc une leçon. Et, si l'on exclut l'amorce du film, c'est bien par une leçon que l'histoire commence, par un cours que l'on qualifierait de « civisme » : n'est citoyen d'une société, explique le professeur, que celui qui est prêt à risquer sa vie – militairement – pour la sauvegarde de cette société (et, à la fin du film, pour celle de son espèce) ; si, semble-t-il, la constitution protège tout le monde, n'ont le droit de prendre des décisions, de peser politiquement que ceux qui font leur service militaire. On a affaire à une société élitiste, censitaire, qui, pour reprendre les termes de Benjamin Constant, se trouve à la limite entre la liberté des Anciens et la liberté des Modernes. Cette société est, comme la nôtre, subtilement totalitaire : l'embrigadement des individus n'est pas directement, ou d'abord, opéré par la machine étatique, mais par le truchement d'un conformisme qui trouve ses assises dans les logiques de poursuites d'intérêts personnels et dans les messages médiatiques – flashes de publicité et autres reportages d'actualité mobilisateurs, déjà présent dans *Robocop*.

Le film commence comme un *soap* de collégiens, avec un ton léger, ironique de comédie, quelques farces et des sourires inamovibles exudant la bonne santé dentaire des protagonistes : Rico, le bellâtre sportif, est amoureux de la vaniteuse Carmen, cependant que Dizzy, une jeune fille du type garçon manqué l'est du même Rico. Il faut ajouter au trio l'élève surdoué, Carl, dont l'affectivité, l'amitié pour les trois autres demeurent toujours ambiguës (en témoigne son hésitation quand Rico, Carmen et lui-même jurent des rester amis malgré les épreuves). Tous s'engagent dans l'armée et la comédie adolescente bascule lentement dans le drame ; l'humour badin devient humour noir (le recruteur en chaise roulante qui déclare « C'est l'infanterie qui a fait de moi l'homme que je suis. » ; la scène du lancer de couteau, etc.), Rico, devenu chef d'escouade, commet une erreur de commandement qui amène mort d'homme ; enfin, avec la destruction de la ville d'origine des personnages par des bombardements arachnides, la mobilisation et la guerre s'imposent dans un enthousiasme digne du début de la Première Guerre mondiale... jusqu'à Verdun... La première grande bataille est une défaite militaire mais surtout

une boucherie ; Rico et ses camarades de front (parmi lesquels Dizzy) y perdent leurs illusions.

C'est ici que, au-delà d'une critique classique du militarisme, le film de Verhoeven devient particulièrement intéressant. En effet, d'une part, il montre comment les logiques individuelles s'inscrivent dans des logiques plus globales, autrement dit comment on peut utiliser le libre arbitre des individus contre leur liberté (l'héroïsme des héros en devient ridicule), et, d'autre part, il opère une parallèle permanent entre les humains et leurs ennemis, une société d'insectes hiérarchisée, en sorte qu'à la fin du film, tout ce qui est reproché aux insectes a *aussi* été fait par les humains, avec les mêmes objectifs et les mêmes méthodes ; mieux, au moment de sa capture triomphale, on se prend de pitié pour le gros puceron qui dirige les insectes ; il se « personnalise » tandis que les protagonistes du film réduits, résumés à leur fonction ont perdu leur personnalité. En niant l'altérité, en ne prêtant pas un statut équivalent au leur aux insectes, les humains ont perdu leur âme, leur individualité, sont devenus, très précisément, *ce qu'ils voyaient dans leurs ennemis*.



Frédéric DUFOING